LES

Petits Vieux.

Tous les matins, à la même heure, quand il ne pleut point et que le vent n'est pas trop aigre, ils apparaissent sur le seuil de leur maison, descendent les marches avec précaution et cheminent au soleil avec des petits pas qui traînent. Lui, s'appuie bien fort sur sa canne parce que ses jambes ne sont plus bien solides, et sa taille se courbe davantage de l'effort qu'il fait. Mais de temps en temps, il s'arrête, se redresse, frappe la terre de son bâton, d'un air décidé, et regarde autour de lui, la tête haute comme un jeune homme. Avec son chapeau bien brossé, son manteau confortable et ses gants de laine, il est toujours bon à voir et jamais elle n'a été plus fière de se promener à son bras dans son éternelle robe de soie noire, point usée, toujours irréprochable. Son mantelet descend bien droit, son chapeau est tout coquet avec ses deux choux violets, et elle est tout à fait élégante quand elle ouvre sa belle ombrelle à fleurs pour l'abriter en même temps qu'elle; car, sujet éternel de guerre, il ne veut point de parasol pour n'avoir pas l'air d'un bon à rien. Sur le pas de leurs portes, les boutiquiers se découvrent en les voyant passer et ils répondent par petits signes de connaissance, bienveillants et un peu protecteurs.

Selon le temps et la saison, ils cheminent d'un côté ou de l'autre. En été, quand le soleil pique dur, ils vont vers le parc, s'asseyent sur un banc de bois à l'ombre des grands chênes, et ils s'amusent à sourire aux petits enfants qui les reconnaissent et leur disent bonjour; ou bien, d'autres fois, ils se promènent le long de la rivière, regardent les pêcheurs à la ligne, s'approchent d'eux et leur demandent si la pêche est bonne. Mais l'hiver, quand le temps est froid, ils se réchauffent au soleil dans la grande avenue qui mène à la gare et ils reviennent par les glacis ou encore par la rue du Marché en regardant les boutiques et en comparant les prix avec ceux d'autrefois.

Quand ils ont franchi de nouveau leur seuil et ôté leurs chapeaux et manteaux, les voilà qui se mettent à table et la vieille cuisinière, qu'ils traitent toujours comme une enfant malgré ses cheveux gris, leur apporte de petits plats soignés et très simples. Ils y touchent du bout de ces qui leur reste de dents, comparent leurs gourmandises et leurs dégoûts, et chacun a des ruses très habiles pour laisser à l'autre les bons morceaux. Ils n'ont plus d'appétit, mais chacun mange pour donner le bon exemple et rit du succès de sa ruse quand il voit l'autre reprendre une miette.

Ragaillardis par le repas, ils repoussent lestement les chaises et très régulièrement se donnent le bras pour passer au salon. Ils s'installent dans des fauteuils confortables; elle prend son tricot et lui sa pipe, et peu à peu leurs paupières s'alourdissent, leurs têtes s'inclinent et ils s'endorment en rêvant l'un de l'autre; parfois, brusquement, la chute des aiguilles ou de la pipe les réveille, et, un peu confus, chacun murmure en souriant: "Eh! eh! je crois que j'ai dormi." Mais d'habitude, c'est le coup de sonnette du facteur qui les fait tressaillir, et ils frémissent d'impatience en attendant le courrier que leur remettra la vieille Marie. Qu'elle est longue à venir, cette fille! Parions qu'elle bavarde encore, ou, qui sait? n'aurait-elle pas quelque amourette avec le facteur?

Enfin la voilà qui entre. Elle porte dans ses mains l'inconnu de chaque jour, les chiffons mystérieux qui leur révèlent l'existence de l'univers: le journal et les lettres.

Les chères lettres! Heureusement qu'il en arrive presque tous les jours. Les enfants sont dispersés à tous les coins de la France. Il y en a même un qui a passé les mers. Ce sont ces petits morceaux de papier bleu qui contiennent leurs pensées et les nouvelles des tout petits. Bien vite les vieux doigts déchirent l'enveloppe et déplient la feuille: et jusqu'à ce qu'on ait vu que tout le monde va bien, une angoisse contracte les deux visagers, quoique chacun tâche d'être riant pour l'autre. Mais quand on est sûr qu'il n'y a point de malade, on respire, les traits se détendent et on lit la lettre par petits morceaux, en s'arrêtant à chaque ligne pour commenter un mot, répéter une phrase, pester gentiment contre l'écriture, pour faire durer le grand plaisir de la journée.

Aujourd'hui les nouvelles sont tout à fait bonnes. Non seulement Henri, sa femme et les deux enfants se portent à merveille; mais il paraît que leur position va s'améliorer: le patron d'Henri parle sérieusement de l'associer à ses affaires. Voilà un événement! La lettre achevée, il y a de quoi causer pendant longtemps. Ce brave Henri, en a-t-il de la chance! Il a bien gagné son bonheur, à force de travail et d'énergie. Si le pauvre Edmond en avait eu moitié autant, il n'aurait pas été forcé de s'expatrier. Les fronts des vieux s'assombrissent en songeant aux pays lointains de l'autre côté de l'Océan. Hélas! C'est si dur de gagner son pain en France. A peine si Anne et son mari peuvent joindre les deux bouts, et comment fera Louise quand il y aura un marmot de plus à nourrir? A la grâce de Dieu! jusqu'ici ils ont su se tirer d'affaire. Sans doute ils continueront. Mais que les distances sont longues et que les revoirs sont rares! Voilà quatre ans qu'Edmond est parti; il y en a deux que l'on n'a revu Anne et Louise, et c'est par hasard, il y a six mois, qu'Henri a pu passer vingt quatre heures à la maison. Que voulez vous? C'est la vie. Les vieux ne murmurent pas: qu'auraient ils appris, s'ils ne savaient attendre et se résigner?

Maintenant c'est le tour du journal. Les lunettes juchées au bout de son nez, c'est lui qui en fait la lecture à haute voix, un peu essoufflé à la longue, énonnant aux passages écrits en fin, mais allant jusqu'au bout sans sauter une ligne.

Voilà déjà que le jour baisse. Le journal est fini. D'ailleurs, il ne faut pas lire à la lumière. Alors, entre chien et loup, la causerie reprend. Comme il y a partout des misères et de la méchanceté! Les faits divers soigneusement étudiés ont satisfait la soif d'inconnu des deux vieux et en même temps les remplissent d'un effroi sans cesse renouvelé qui n'est point sans douceur. Ils discutent les incendies, les tremblements de terre et surtout les attaques à main armée, les meurtres et les escroqueries, car la malice des hommes est plus féconde et plus ingénieuse que celle de la terre. Faut il pourtant qu'ils prennent tant de mal pour détruire! Mais peu à peu la conversation dévie et revient aux enfants. Pourvu que les petits passent bien l'hiver! On se remémore les bronchites de Georgette et la dentition difficile de Pierre. Heureusement ils ont un an de plus et sont plus résistants au mal. Et l'on agite les bons conseils que l'on ouvrira — très discrètement pour ne pas gêner — et aussi de quelles surprises on remplira les grandes caisses du nouvel an. Et il y a un sujet d'entretien fécond: comment fera-t-on pour les loger tous quand tout le monde se réunira à cette grande date des noces de diamant, lointaine encore et qui pourtant s'approche? C'est une mine intarissable de projets et de contre projets, de taquineries, de remontrances. Mais quelquefois, tout à coup — est-ce la nuit qui descend? — une sorte d'ombre passe, les voix s'éteignent, et, se rapprochant, les deux vieux se prennent la main et songent combien les lendemains sont peu sûrs.... Alors, d'une voix un peu enrouée, grand'mère dit:

—Si nous allumions la lampe?

Le dîner est vite achevé et l'on retourne achever la soirée au salon. Souvent l'on est fatigué, les idées ne sont plus claires, il y a des silences et l'on a des demi-sommes sur le tricot ou sur la pipe qui s'éteint. Mais d'autres fois, quand il veut être galant, grand-père propose une partie de dames ou de dominos à grand'mère qui sourit et dont les yeux brillent. Ils s'attablent devant le jeu, placent soigneusement les pions ou relèvent les morceaux d'os et ils se mettent à jouer avec réflexion et lentement. De temps en temps, grand père risque quelques plaisanteries, toujours les mêmes. Grand'mère rit d'avance et hoche la tête; mais elle ne s'indigne pour de bon que quand, tout à coup, elle voit qu'il triche: alors, quoique innocent souvent (ses yeux baissent tant et il se trompe), il se défend mollement, fier de sa malice et content d'être en faute.

Mais dix heures sonnent au coucou. C'est l'appel invariable du coucher. Ils se lèvent et regagnent la chambre qui depuis plus de cinquante ans, est la leur. Et, pensif et satisfait, grand-père regarde grand'mère s'agenouiller, comme elle fait tous les soirs depuis cinquante ans. Il ne l'imite pas; mais quand il est sûr qu'elle ne le voit pas, il joint quelquefois ses mains noueuses et il a une espèce de recueillement muet qui est peut être une grande prière. Et grand'mère qui le voit du coin de l'œil, sans qu'il s'en doute, le recommande avec confiance à la miséricorde de Dieu.

Puis ils échangent avec autant de tendresse que jadis le même baiser et, la bougie éteinte, il s'endorment côte à côte dans le grand lit blanc, sous le regard du Christ d'ivoire, habillé d'un rameau de buis bénit et qui depuis cinquante ans les contemple....

Un personnage chez les Sioux.

Il vient de mourir dans le Dakota un émigrant français. Il était devenu un personnage considérable chez les Indiens Sioux, quelque chose comme le chef de la tribu des "Deux-Chaudrons. Son nom appartenait à la noblesse de l'Ouest, il s'appelait le comte Loiseau du Vallon. Ses ancêtres avaient peut être combattu contre ceux de M. Clemenceau.

Hardi compagnon, avide d'aventures, comme les du Hallaye, les Puidray et tant d'autres dont Paul Duplessis a raconté les caravanes héroïques, Loiseau du Vallon, après une jeunesse agitée, était allé faire en Amérique un voyage d'études propre à renseigner les souscripteurs d'une grosse affaire. Il perdit tout son avoir au jeu en débarquant et se réfugia dans la Prairie. Là, il épousa une femme sioux qui lui valut ses petites entrées dans l'aristocratie sauvage.

Un jour, un notaire lui écrivit de France qu'il tenait à sa disposition un petit héritage de 30,000 francs. Il se fit envoyer l'argent et l'employa à offrir une fête colossale à sa tribu. Pendant six semaines, le wisky ruissela dans les wigwams. Il n'y eut pas un Deux Chaudronnais qui fût marcher autrement qu'à quatre pattes.

Après cette noce, qui effaça le souvenir de celle de Gamache, dont les braves guerriers tatoués n'avaient d'ailleurs jamais entendu parler, les Sioux avaient bien mal au scalp, mais l'influence du comte du Vallon était solidement assise. Il était sacré Grand Chef.

LA DANSE

FANTAISIE

L'époque qui suivit le déluge fut désolée. La terre fut longue à reprendre ses forces, et, ne put jamais reconquérir la première vigueur qu'elle avait possédée.

Avant qu'elle eût absorbé les lacs, les fleuves, les torrents qui l'inondaient; avant qu'elle eût retrouvé sa fertilité naturelle: avant que le soleil eût rendu craquantes les feuilles humides, les hommes déjà nombreux—petits fils de Noé—allaient errant sur la planète boueuse: ils fuyaient les rivages et les eaux stagnantes des plaines, ils cherchaient le sable aride et uniforme que le soleil tiédissait, et, sur les vastes étendues rares, où quelque oiseau rechantait, les hommes dressaient leurs primitives tentes pour la nuit. Puis, quand le soleil apparaissait de nouveau, animant la terre convalescente, les caravanes soucieuses reprenaient leur marche: elles allaient, guidées par un patriarche, à la recherche du lieu propice, de l'oasis bénie, désignée pour la race future par une abondance de la terre, signe certain du pardon de Dieu.

Un soir enfin, près de l'oasis rêvée, la caravane se fixa; au clair de lune, près d'un grand bois, elle chanta le cantique de grâce et s'endormit heureuse.

Le silence était grand autour des primitives tentes en peau de bêtes; on entendait seulement le susurrement de la bise dans le feuillage et les ronflements vigoureux des éléphants, des chameaux, des bêtes de somme abandonnées dans le sommeil.

Tout à coup, dans le bois, un cri d'oiseau se fait entendre: ce fut le long cri du paon; et, comme si cette voix eût été un signal de ralliement, il y eut une rumeur sous le feuillage.

Ce furent des roucoulements ouatés, de sons flûtés et contraints, des coups d'ailes, puis, au même instant, une tente s'ouvrit.

Une jeune fille parut. Elle s'appelait Noéma. Elle écouta avec attention les chansons nocturnes des oiseaux sous les arbres, puis, comme si elle eût obéi à un appel divin, impulsive et hardie, elle s'avança.

Noéma, arrière-petite-fille de Noé, était grande: sa taille souple était harmonieusement dessinée sous une tunique en peau de chèvre blanche: ses longs cheveux dorés retombaient en nattes sur ses épaules. En voyant Noéma, un Romain eût juré avoir rencontré Diane, un Français du Moyen-âge l'eût appelée la fée des bois.

En effet, Noéma pénétra dans les bois de l'oasis. Au milieu d'une clairière resplendissante des rayons de la lune, elle s'arrêta. On eût dit que la présence de cette femme eût une mystérieuse puissance. Au même instante, devant ses yeux étonnés, de superbes oiseaux se présentèrent. Certains arrivaient en file, sombreux, sur de hautes pattes roses et fines; c'était une armée de volatiles en marche.

D'autres, à grands coups d'ailes, s'abattaient dans la clairière; certains tournoyaient dans un large cercle, au-dessus de la tête de Noéma. La jeune fille curieusement regardait ce spectacle. Elle ne craignait point les funestes augures, et la race ailée ne redoutait pas encore les êtres humains. Ce fut une rumeur joyeuse, grandissante, au milieu des becs, des queues et des ailes: becs longs et fins, becs recourbés épais, becs ayant forme d'armes primitives; queues vertes de paons superbes, queues dorées en balayeuses à miroitement d'étencelles, queues bleu foncé longues et droites, queues en panache jaune; ailes grandes aux reflets vifs et changeants, ailes ouvertes, ailes baissées. Plus jamais regard humain ne verra une semblable volière!

Autour de Noéma attentive, un cercle d'oiseaux se forma. Puis, désigné par un vieux coq aux forte argote, un jeune paon superbe s'avança dans le cirque. Après avoir marché quelques instants, en traînant sur le sol sa queue aux taches noires cerclées de vert, le paon s'arrêta devant la jeune fille. En auréole, autour de sa tête et de son corps d'oiseau, les plumes de son immense queue se déployèrent. Il dansa, il tourna; il y eut des cris de joie et des claquements de becs. Noéma, qui partageait cette admiration des becs, l'une contre l'autre tapa ses mains. Le premier applaudissement fut devant un oiseau. Dans un délicieux mouvement de grâce, l'animal plia son cou: il déploya lentement son aile gauche et tournoya rapidement sur lui même. Il allait au ras du sol, moitié volant, moitié sautant; il donnait à sa petite tête des courbes fines: il trouvait des mouvements nouveaux.

Après le paon, un flamant rose s'avança, puis une perruche, un faisan doré, une pie, une fauvette. Chacun de ces oiseaux avait aux yeux de Noéma une grâce, une coquetterie qu'elle ne connaissait pas encore.

Soucieuse, elle aussi se leva. Elle songeait à imiter les oiseaux. S'avançant au milieu des spectateurs, elle retraça de ses deux bras les délicieuses courbes des ailes, ses jolis pieds répétèrent leurs pas cadencés: elle tourna rapidement sur elle-même, balança mollement son corps de vierge, puis, comme si elle découvrait un charme en cet exercice inconnu, Noéma, folle, heureuse, en souriant recommença.

Durant toute la nuit, au clair de lune, dans les bois de l'oasis bénie, les oiseaux regardèrent la jeune fille qui dansait, et leur susurrement, leur roucoulement, leurs cris chanteurs étaient une musique exquise.

Tel fut, pour la réconciliation de Dieu et de l'humanité, le plaisir innocent permis.

Telle fut la première manifestation de joie.

La femme imitait l'oiseau.

La danse était trouvée.

JOUEURS.

Le martyrologe du Jeu vient de s'enrichir, récemment, d'une victime nouvelle et le "Namur," qu'on a voulu rendre responsable de ce dernier drame, est désormais défendu. L'histoire des cartes est celle d'une longue persécution; aussi la copieuse monographie que lui a consacrée, avec beaucoup de conscience et d'art, M. Henry-René d'Allemagne, met-elle dans les cœurs les plus durs beaucoup de pitié à l'égard des joueurs. Comment ne pas plaindre ce fils de famille marseillais, nommé Jacques-Jean, qui prenait contre sa passion des précautions si prudentes? Au moment de partir pour Alexandrie, en 1381, sachant la troublante séduction du jeu pendant les loisirs de la traversée, il réquisitionna deux amis; tous trois se rendirent chez un notaire où un acte authentique fut dressé. Jacques-Jean promit de payer 15 florins d'amende, chaque fois qu'il toucherait une carte.

Aux siècles où l'ardeur des croisades contre les Sarrazins menaçait de s'éteindre, le clergé ne crut pas inutile de la rallumer contre les cartes. Car, durant trois générations avant Charles VI, les cartes étaient connues et leur tyrannie désolait ceux qui avaient le souci des bonnes mœurs. Des missionnaires parcoururent les villes et les campagnes et dénoncèrent le danger nouveau. L'éloquence opéra, çà et là, des conversions enthousiastes. Le 4 mai 1423, à Bologne, saint Bernardin, des marches de l'église Sainte-Pétrone où il parlait, vit tout à coup son auditoire s'éclipser à travers les venelles. Peu à peu des hommes revinrent et des femmes, les bras chargés de jeux de cartes. Un bûcher fut improvisé et la flamme dévora tous ces jeux. Un autre franciscain, Thomas Illyricus, quelque cent ans plus tard, réussit, dans Toulouse, à faire allumer d'autres autodafés. Mais ces beaux élans s'arrêtaient vite et les cartes avaient leurs longues revanches.

On avait échoué l'Eglise, l'Etat parut avoir l'ambition de réussir. Les "Ordonnances" des rois fourmillent de sévérités contre les joueurs. Richelieu avait l'esprit pratique, et il déclara déchu de son droit au loyer le propriétaire qui louerait son immeuble aux brasseurs de cartes. Mais si le joueur et le propriétaire ne faisaient qu'une personne, elle avait droit de rire de la menace ministérielle. Et puis, quelle autorité pouvait avoir, en ces matières, la Royauté; la Cour ne devenait elle pas, chaque semaine, une maison de jeu? Au temps de Louis XIV, on jouait jusque dans les carrosses de Sa Majesté. Mme de Montespan perdit, en mai 1682, plus de 500,000 écus au hoca. Son excuse était d'avoir, en une seule fois, regagné 5 millions au jeu. Quand Henri IV, à la foire Saint-Germain, eut perdu sans broncher jusqu'à son dernier sol, il lui fallut mander à Sully: "Mon marchand me tient aux chausses pour se faire payer." Etre emprisonné pour dette de jeu ne l'effrayait point outre mesure; il se souvenait que François 1er, en Espagne, avait gagné à ses geôliers une partie de sa rançon.

Médire des cartes semblait, du reste, à beaucoup de gens une injustice méchante. Plus d'un, aux dix septième et dix-huitième siècles, devaient aux cartes d'avoir appris ce qu'ils savaient de grammaire ou d'histoire. Les cartes "instructives" étaient à la mode. D'autres avaient de plus précieux mérites et on leur demandait un enseignement d'ordre délicat: ce qu'il convenait de penser du naturel d'un fiancé. C'était une précaution chez les peuples septentrionaux, au témoignage d'Olaüs Magnus, de n'accorder la main d'une jeune fille qu'après avoir très longuement observé, au jeu, le visage de son prétendant. En France, "le Mercure Galant," en août 1725, constatait, lui aussi, que

Pour connaître l'humeur d'un homme
On n'a qu'à le faire jouer.

L'avare, le tracassier, le têtu s'y rébellait, malgré tout, moins clairement que le superstitieux. Un beau jour, place Royale, à l'académie que tenait la Blondeau, on vit tout à coup descendre un joueur. Il remonta avec une échelle qu'il courut appliquer contre la tapisserie. Il y grimpa. D'une main rageuse et armée de ciseaux, nous raconte Tallemant des Réaux, il coupa "le nez à une royne Esther qui y estoit, en s'écriant: Mordieu, voilà deux heures que ce chien de nez me porte malheur!"

Octobre 1870.

Paris, 9 octobre:

Les derniers troubles, qu'ils aient eu pour prétextes des conflits entre patrons et ouvriers ou la loi sanglante du repos hebdomadaire, ont montré que nos bons courtiers en démagogie sont toujours pareils à eux-mêmes, en dépit du régime et des temps. Il semble qu'en se transmettant de génération en génération leur puissance anarchique, ils lèguent par cela même à des successeurs désignés une manière et des procédés qui ne varient point. Se mettre à l'affût de toutes les occasions de désordre, provoquer des manifestations bruyantes auxquelles on se garde de prendre une part trop effective, parce que dangereuse, exciter par des discours incendiaires l'humeur éternellement agitée des Français, tel est bien le système, qui se traduit en toutes circonstances par ce double résultat: une atteinte à la prospérité nationale et l'exaltation politique de quelques meneurs avisés.

Ceux qui se souviennent encore des journées tumultueuses du siège dont ce mois d'octobre, aussi ensoleillé aujourd'hui qu'il était brumeux et sombre il y a trente-six ans, rappelle les anniversaires, ont pu faire la comparaison, je dirais même l'identification. Alors comme maintenant, le gouvernement, condamné par ses origines aux compromissions les plus excessives, supportait avec une visible impatience le joug de la poignée d'énergumènes à la complicité de qui il devait le pouvoir, et dont le seul idéal était le bouleversement général. Ses membres, gonflés de périodes oratoires et pétris d'utopies, gémissaient d'être tenus en une tutelle aussi étroite, mais n'osaient ni la dénoncer, ni surtout s'y soustraire. Leur fermeté, toute en façade, ne dépassait point le seuil du cabinet où ils siégeaient, ni la muraille où s'étalaient leurs proclamations boursouflées, et le moindre geste de menace, esquissé sur le "Mont Aventin" de la république, réduisait instantanément en fumée leurs velléités autoritaires. Quant aux inspirateurs de la politique, les vrais maîtres de la rue, ils avaient, en raison des circonstances, arboré une bannière belliqueuse sous laquelle leurs successeurs actuels rougiraient sans doute de s'enrôler. Ils étaient là quelques déterminés fuyards qui ne parlaient que de guerre à outrance, de sorties torrentielles et de mêlées furieuses, mais qui, dans le fond, cherchaient uniquement le désordre tout comme les hervéistes d'aujourd'hui. Quelles que fussent donc les différences d'étiquettes dues à la puissance des événements, il y avait d'un côté même arrogance, même fureur d'hégémonie tyrannique, de l'autre, avec moins de surface sans doute et moins de consistance apparente, même faiblesse et même timidité.

L'échec des négociations de Ferrières, que les prétentions inacceptables de Bismarck venaient de faire avorter, avait, en suscitant dans Paris un sentiment d'indignation violente, provoqué aussi une recrudescence d'ardeur patriotique que les communards futurs s'empressèrent d'exploiter. Leur presse, déchaînée et sans frein aucun, commentait à sa façon les moindres événements militaires, et en tirait des déductions savamment perfides, erronées presque toujours, ou, quand elles ne l'étaient pas, dangereuses par la divulgation de faits dont l'ennemi tirait profit. Cette intempérance était devenue telle qu'Henri Martin lui-même la jugeait plus à craindre que l'excentricité des clubs. La population, grisée de journaux, passait ainsi plusieurs fois par journée, et sans transition, des espérances les plus folles à l'abattement le plus complet.

Un jour, les feuilles annonçaient que le tunnel de Saverne, par où se faisait la communication la plus directe avec l'Allemagne, avait sauté. Le fait était le lendemain reconnu faux; mais, par contre, il fallait enregistrer, officiellement cette fois, la chute de Strasbourg et de Toul! On lisait partout les prosopopées emphatiques où s'épanchait le lyrisme humanitariste des Louis Blanc, des Quinet, de notre grand Hugo lui-même, adressant au monde des appels restés sans échos. Et tandis que de ce débordement de littérature inutile les assiégés récoltaient uniquement quelque ridicule, l'ennemi, lui, trouvait de précieux auxiliaires dans les démagogues qui menaient la garde nationale, et par elle le gouvernement.

On n'en était déjà plus à compter les manifestations bruyantes de la milice citoyenne. Les bataillons, tirés des quartiers excentriques, descendaient volontiers des hauteurs sacrées où couvait le feu républicain, pour venir chanter pouille au gouvernement et le faire marcher par la crainte. Le 5 octobre, le général Trochu fut contraint de recevoir, en personne, à l'Hôtel-de-Ville, le trop fameux Flourens, de parlementer avec lui, et de créer en sa faveur les fonctions aussi nouvelles qu'extraordinaires de "major de rempart." Il avait déjà institué une "Commission des barricades," où figuraient surtout des personnalités qu'il importait de caser quelque part, et une "Commission des subsistances," où n'entraient, chose bizarre, ni un général ni un intendant militaire. Celle-ci, pas plus que l'autre, ne servait à quoi que ce soit; son incompétence était d'ailleurs à ce point manifeste qu'elle ne songea même pas à décréter le rationnement des vivres, lequel devenait cependant de toute nécessité.

C'est au milieu de ces futilités que le gouvernement, découvrant tout-à coup qu'il existait des provinces dont la résistance pourrait être efficace à la condition d'être organisée, et redoutant aussi peut être qu'il s'y fît des élections destructives de son existence insurrectionnelle, songea à se séparer d'un de ses membres, et à l'expédier dans l'intérieur du pays. La difficulté était de trouver à qui donner cette mission de confiance. Personne ne semblait s'en soucier, parce que, paraît-il, personne ne pouvait envisager sans trouble le voyage en ballon. Le seul Gambetta ayant montré devant cette terrible éventualité le courage nécessaire, fut choisi immédiatement. Il était loin alors, a écrit Jules Favre, "de briguer le rôle de dictateur, et il ne fit que céder aux volontés du gouvernement." Quoi qu'il en soit, en compagnie de son ami Spuller, il monta, le 7 octobre, à bord de "l'Armand-Barbès," piloté par l'aéronaute Trichet. A onze heures du matin, il s'élevait de la place St Pierre, à Montmartre, et quelques heures plus tard, après une traversée assez mouvementée, il atterrissait à Epineuse, d'où il gagnait Mondidier et Amiens. Le lendemain, le futur dictateur partait pour Tours, par Rouen et le Mans.

Un autre départ se produisit presque en même temps, dont les conséquences à la vérité furent moindres: celui de M. de Kératry. L'ancien député venait de quitter la préfecture de police, par dégoût, a-t-il dit, de certains collaborateurs et aussi parce qu'il jugeait excessive la condescendance du gouvernement pour les émeutiers. Il partit pour la province avec ce programme grandiose: "enrayer les progrès d'une vaste conspiration légitimiste et cléricale qui était à redouter"—et aller chercher en Espagne une armée de 80,000 hommes, moyennant la garantie par la France de l'unité ibérique et de la possession de Cuba, etc." Ce rêve énorme se réduisit, hélas! à une réalité vulgaire et lamentable, l'enfouissement de quelques milliers de pauvres diables dans les boues du camp de Conlie!

***

Ainsi, depuis un mois à peine qu'il existait, le gouvernement — issu d'une révolution odieuse avait déjà montré son incapacité profonde et l'étendue de ses capitulations devant l'anarchie. Il ne lui restait qu'à se faire jouer par l'ennemi, et, comme de juste, il n'eut garde d'y manquer.

Un beau jour, on vit arriver à Paris, venant des camps prussiens, deux citoyens américains munis d'une lettre de Bismarck. Ils s'appelaient le général Burnside et le colonel Forbes. Présentés à Trochu par le ministre des Etats Unis, ils eurent tous loisirs de visiter en détail les défenses de la capitale, puis, ainsi renseignés sur des choses qu'habituellement on s'efforce de garder secrètes, ils s'en retournèrent à Versailles.

Ils étaient venus à Paris, dirent ils à Jules Favre, dans le but unique de chercher un terrain de conciliation: ce qu'ils y virent avait plus de prix, sans doute, pour celui qui les avait envoyés. Gambetta, qui était encore là, montrait cependant à leur égard une certaine méfiance, et aurait désiré qu'on ne les laissât pas partir. Il ne fut point écouté, et les deux étrangers voyageurs allèrent tranquillement retrouver M. de Bismarck, mais pour revenir après quelques jours, et offrir de la part du chancelier fédéral une trêve de quarante-huit heures, avec des laissez passer pour les délégués ou candidats à l'Assemblée nationale, et la promesse que tous les départements, même occupés, participeraient à l'élection, exception faite toutefois pour l'Alsace-Lorraine. Cette dernière restriction ayant comme de juste, fait rejeter des propositions qui n'étaient probablement qu'un leurre, les Américains disparurent, et onques depuis on ne les revit.

Si cette extraordinaire histoire n'était affirmée par les documents les plus authentiques, on aurait vraiment peine à y ajouter foi. Ces touristes qui passent librement d'un camp à l'autre, qui étudient sur place les moyens de défense de l'assiégé, puis s'en vont; ces étrangers qui s'érigent en intermédiaires et jouent, sans aucun mandat, le rôle de plénipotentiaires, c'est là un spectacle unique et bien fait pour surprendre. Que Bismarck leur ait donné toute facilité pour pénétrer chez nous, cela s'explique de reste, Mais que nos gouvernants aient cru devoir les accueillir et les qualifier d'un mandat diplomatique, voilà qui passe toute idée. C'est assurément, dans cette période si troublante de nos convulsions politiques, un des épisodes les plus fantaisistes qui se puisse relever.

Il n'est point, pour cela, inexplicable. On comprend fort bien qu'un gouvernement issu de l'émeute, et relevant d'elle, ait eu d'abord à compter avec ses meneurs, et manqué, en raison de cette occupation quotidienne, des loisirs nécessaires pour s'initier à une tâche qui dépassait ses connaissances et ses moyens. Il n'en reste pas moins avéré que le lamentable dénouement du siège est dû, pour la plus large part, à la subordination étroite qui livrait les ministres d'alors aux caprices tyranniques de ceux qui leur avaient fait la courte échelle, et leur interdisaient à la fois la volonté et l'action.

Quand on voit aujourd'hui les énergumènes du désordre prétendre régler à coups de matraque la question du repos hebdomadaire, et à grand renfort de cailloux le problème ouvrier, sans que le cabinet, qui aurait pu tout arrêter d'un geste, se soit décidé, à intervenir que quand le mal était fait, on constate avec douleur que la soi-disant vertu préservatrice du bulletin de vote n'est qu'une plaisanterie. Au fond, les mœurs sauvages de la révolution n'ont point fait place à d'autres plus douces; la puissance réelle, celle qui commande et dirige, est encore du côté de la rue, et bientôt, si le réveil tarde trop, l'anarchie, méprisant un pouvoir qui ne montre de vigueur que contre les catholiques, le désarmera d'une bourrade pour s'asseoir, triomphante comme il y a trente-six ans, sur les ruines du passé qu'elle aura peut-être à jamais détruit.

Lieutenant-colonel ROUSSET.

Travail et Fatigue.

Les curieux d'hygiène, c'est à dire tous les hommes qui vivent mal, liront avec intérêt l'article du docteur M. de Fleury dans la "Revue," "Comment il faudrait travailler." On en tirera une demi-douzaine d'aphorismes qu'on gardera en mémoire.

Ce qui fatigue le moteur c'est la mise en marche. Une fois l'esprit fasciné et le champ de la conscience rétréci à un seul objet, le cerveau travaille sans s'usser. Appliquons nous une bonne fois à ce que nous faisons, et fournissons quelques heures de labeur soutenu. On s'épuise à quitter sa tâche, à rêver, à fumer une cigarette, à regarder une mouche.

Une habitude régulière aide à la mise en marche. Comme l'estomac accoutumé au dîner à huit heures congestionne ponctuellement ses glandes, il s'établira aisément dans le cerveau, à l'heure du travail quotidien, cette circulation intense que l'on nomme l'inspiration. Les plus illustres écrivains suivirent cette méthode; réguliers comme de bons employés, ils ne travaillèrent pas plus de deux ou trois heures par jour, du moins à l'exécution de leurs œuvres.

La somme de travail fatigue moins que l'émotion qui l'accompagne. C'est l'usage de la sensibilité qui accélère la vieillesse. Défions-nous du cabotinage passionné. Un écrivain qui se prend la tête à deux mains, s'arrache les cheveux, roule des yeux hagards, halète et n'écrit point, se tue en effet. Nous qui ne sommes point Napolitains, imitons, s'il se peut, le flegme et la volonté des Anglais.

Voilà, semble-t-il, les trois points essentiels. Il est bien curieux d'observer que l'usine est en raison inverse du travail utile. Un paresseux s'inquiète du résultat de son travail, parce qu'il sait que ce travail est médiocre, et cette inquiétude le mine. Un paresseux s'interrompt, et chaque reprise l'épuise. Enfin le travail est d'autant plus pénible qu'il est plus rare. "Il en est du travail intellectuel, dit le docteur de Fleury, comme du travail manuel et de tous les actes de notre vie, quels qu'ils puissent être...: il ne fatigue quand il est rare, inaccoutumé, accidentel, sans suite. L'habitude, l'entraînement, suppriment l'usure nerveuse." L'effort du fainéant lui coûte une sueur de sang et ne vaut rien.

Il est curieux de consulter un physiologiste sur les problèmes sociaux. Un neurologiste ne voit pas sans inquiétude les collectivistes nous promettre la journée de vingt minutes. Ce programme, en laissant inemployée, et pour ainsi dire sous pression, une prodigieuse quantité de force humaine, mènera les hommes droit à la fureur, et après cette crise à l'atrophie. Un ouvrier, dans l'état actuel des choses, s'il évite l'alcool et la mauvaise hygiène, suffit parfaitement à la mesure moyenne de travail que notre état social lui impose. Une enquête du docteur Landouzy et de ses élèves a démontré que la plupart des ouvriers parisiens dépensent pour leur nourriture deux fois plus qu'il n'est nécessaire.

Ne médisons point du travail. Les grands travailleurs vivent aussi vieux que les fainéants. "Un rentier de province qui ne fait rien que lire son journal et aller voir passer l'express de 3 h. 50, vieillit tout aussi vite que tel médecin de ma connaissance, qui, levé à sept heures, fait son service d'hôpital, donne un cours à la Faculté, interroge des candidats aux examens, voit soigneusement vingt malades, écrit dix lettres, dirige des recherches dans des laboratoires, préside des commissions et publie tous les deux ou trois ans un volume très travaillé; même sous des climats plus doux, les peuples les plus endormis ont une mortalité plus fournie que n'est celle des peuples les plus industrieux." Evidemment, ce raisonnement n'est pas irréprochable. Gardons cependant des paroles du docteur de Fleury, le goût du travail, l'espoir de vieillir lentement, le souci des organes d'élimination, l'habitude d'un exercice où l'esprit n'intervienne point et une extrême sobriété.